

## Les Castellans en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle ou les traces d'une intégration réussie

FLORENCE SERRANO

(*Université d'Estrémadure*)

### *Résumé*

Au fil du règne de Philippe le Bon, duc de Bourgogne de 1419 jusqu'à sa mort en 1467, les contacts avec la Castille s'intensifient. Différents « personnages » castillans passent par la Bourgogne : la chevalerie, la recherche de protection, le voyage de formation, l'ambassade plus ou moins officielle, tels sont les motifs de leur passage. Les textes historiographiques sont les traces les plus précises de ces passages. Mais le regard du chroniqueur sur l'étranger se teinte d'un jugement subjectif, suscité par la curiosité, l'étonnement ou l'admiration. Parfois l'autre n'est pas perçu sous l'œil de la différence mais de l'identité ou du moins de la proximité. Le Castillan aurait-il été assez habile au point de s'adapter aux normes rigides des Bourguignons et de remplacer l'impression d'étrangeté par celle de l'exotisme qui fera florès dans la littérature française des siècles suivants ?

*Mots-clés* : Castellans, Bourgogne, Gonzalve de Vargas, Hugues de Salve, Fernand de Cordoue, Jean de Merlo, Diego de Valera, Pedro Vázquez de Saavedra.

### *Abstract*

Through the reign of Philipp the Good, duke of Burgundy from 1419 up to the time of his death in 1467, the contacts with Castile intensify. Several Castilian « characters » went by Burgundy : chivalry, protection-seeking, training journey, the more or less official embassy, these are their journey's grounds. The historiographical texts are these visits' more definite signs. Although the chronicler's look on the stranger becomes tinged with a subjective judgment, raised by curiosity, astonishment or admiration. Sometimes the Other is not experienced under the view of difference but of identity or at least proximity. The Castilian could have been clever enough to conform to the rigid Burgund rules and replace the strangeness by exoticism impression that would have a coronation in the French Literature of the following centuries?

*Keywords* : Castilians, Burgund, Gonzalve de Vargas, Hugues de Salve, Fernand de Córdoba, Jean de Merlo, Diego de Valera, Pedro Vázquez de Saavedra.

« L'autre<sup>1</sup>, dans la France médiévale, est au tournant du chemin ». C'est ainsi que Daniel Poirion<sup>2</sup> évoque la pluralité dialectale et culturelle de la France médiévale. Si entre les Picards et les Bourguignons un fort degré d'altérité peut être remarqué, au sein d'une même « nation » (on nous permettra ce léger anachronisme), qu'en est-il du regard que portent les Bourguignons sur les Castellans ? En effet, « à la fin du Moyen Âge, l'Histoire s'est faite bourguignonne ». Cette citation de Molinier<sup>3</sup> répétée à l'envi par la critique reflète déjà l'existence d'une altérité culturelle : au XV<sup>e</sup> siècle, on distingue la littérature française de la littérature bourguignonne. L'image que les Français se faisaient des Espagnols a été étudiée avec précision pour l'époque de la Renaissance et du Siècle d'Or<sup>4</sup>. On a mis en évidence une relation teintée d'amour et de haine, l'altérité étant sans aucun doute perçue de manière aiguë. On ne peut qu'être étonné lorsque l'on observe que les Bourguignons, un ou deux siècles auparavant, considèrent les Castellans comme des étrangers aux mœurs familières.

De fait, le degré d'identité semble tout aussi développé que l'impression d'étrangeté, si bien que le sentiment de proximité identitaire ne saurait être expliqué par la constitution de l'Europe politique moderne mais bien par le partage de valeurs culturelles et sociales (la chevalerie, la noblesse et le pouvoir centralisateur du prince) qui ont pu se propager avec force dans certains territoires de la *Romania* médiévale comme la Bourgogne et la Castille. De fait, la valorisation de l'altérité est rendue possible par l'existence d'un fort sentiment d'identité, qui est arrivé à son acmé en Bourgogne à cette époque, puisque les historiens parlent de « l'État bourguignon »<sup>5</sup>. Hans-Jürgen Lüsebrink soutient que « le rapport dialectique entre identité collective et perception de l'Autre représente une des composantes essentielles du discours littéraire et culturel »<sup>6</sup>. Aussi, les réflexions dégagées concernant la perception de l'Autre en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle permettent de révéler en creux des éléments

---

<sup>1</sup> Les recherches ayant abouti à cet article ont été rendues possibles grâce au soutien du Groupe de Recherches ARENGA. Retórica e Historiografía desde la Antigüedad hasta el Renacimiento.

<sup>2</sup> Daniel POIRION, *Précis de littérature française du Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p.19.

<sup>3</sup> Auguste MOLINIER, *Les Sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie (1494)*, Les Valois, Paris, Picard, t. IV, 1904, p.186.

<sup>4</sup> Mercè BOIXAREU, Robin LEFÈRE (coord.), *La historia de España en la literatura francesa. Una fascinación*, Madrid, Castalia, 2002. Mercè BOIXAREU, Robin LEFÈRE (coord.), *La historia de Francia en la literatura española. Amenaza o modelo*, Madrid, Castalia, 2009. Guiomar HAUCŒUR, *Parentés franco-espagnoles au XVII<sup>e</sup> siècle. Poétique de la nouvelle de Cervantès à Challe*, Paris, Champion, 2005. Clara RICO OSES, *L'Image de l'Espagne en France au XVII<sup>e</sup> siècle : les sources musicales éclairées par les témoignages historiques, diplomatiques, littéraires et picturaux (1610-1674)*, thèse de doctorat sous la direction de Georgie Durosoir, Paris IV-Sorbonne. 2005.

<sup>5</sup> Yvon LACAZE, « Le rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XV<sup>e</sup> siècle. La Bourgogne de Philippe le Bon », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 129, 1971, p. 303-385 ( p. 304). Bertrand SCHNERB, *L'État bourguignon 1363-1477*, Paris, Perrin, 1999.

<sup>6</sup> Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « La perception de l'autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence*, 51, 1996, p. 51-66 (p. 51).

intrinsèques à l'identité bourguignonne. Au moins cinq Castillans entretenirent des rapports plus ou moins étroits avec les Bourguignons suite au séjour qu'ils firent en Bourgogne à la même époque. Chacun de leur parcours représente la muabilité du concept d'altérité et d'identité, puisque la Bourgogne s'offre comme une terre d'émigration et d'intégration.

On sait que de nombreux Portugais vécurent en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle. On l'explique principalement par le mariage entre le duc Philippe le Bon et Isabelle de Portugal en 1430. Les troubles politiques qui eurent lieu au Portugal lors des décennies qui suivirent eurent pour conséquence que ce foyer d'immigration connut de plus en plus de succès, d'autant qu'une carrière avantageuse leur était offerte à la cour de Bourgogne. La protection dont ils jouissaient n'était pas leur apanage. On remarque qu'une main était tendue à tous les étrangers qui pouvaient faire bénéficier de leurs services dévoués la maison de Bourgogne. C'est ainsi que des Castillans, après avoir séjourné brièvement en Bourgogne, entrèrent dans l'hôtel du duc. Nous analyserons le parcours de Gonzalve de Vargas (alias Hugues de Salve), de Fernand de Cordoue, de Juan de Merlo, de l'illustre Diego de Valera et de Pedro Vázquez de Saavedra à travers le regard et l'attitude des Bourguignons à leur égard. Nous énumérerons des parcours différents en ce qu'ils correspondent chacun à une expérience individuelle en relation avec l'office exercé. Nous traiterons conjointement celles des trois derniers puisqu'ils ont été découverts par les Bourguignons en tant que chevaliers. Nous serons sensible à leur identité, à leurs offices ou à leurs hauts faits tels qu'ils ont été perçus depuis la perspective bourguignonne. Les exemples sont révélateurs du traitement reçu par les étrangers, en particulier par les Castillans, en ce que les cinq hommes connurent la Bourgogne au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Philippe le Bon.

### **De Gonzalve de Vargas à Hugues de Salve : de l'intégration réussie à l'assimilation**

Gonzalve de Vargas était vraisemblablement originaire de Sicile, territoire qui appartenait alors à la couronne d'Aragon. Sa langue maternelle a dû être le castillan, idée que contribuerait à renforcer son nom original. C'est à ce titre que l'on peut l'inclure dans le groupe des Castillans, quoiqu'aucun lien ne l'attache apparemment à la Castille. La documentation bourguignonne le mentionne sous son identité francisée<sup>7</sup>, Hugues de Salve, à partir des années 1450, lorsqu'il était en Bourgogne depuis quelques années déjà. Il entre officiellement dans l'hôtel du duc en 1452 : « [fol. 89v] Le xxiiije jour de may l'an mil cccc li jmondit (*sic*) seigneur ordonna que maistre Gon de salves feust deslors enavant compté a

---

<sup>7</sup> On le trouve dans la *Prosopographia Curiae Burgundica* sous l'ID 1752, <http://burgundicae.heraudica.org/fmi/iwp/cgi?-db=Prosopographia%20Curiae%20Burgundicae&-loadframes>

gaiges comme fisicien en l'absence des autres fisiciens [fol. 90r] retenuz par avant luy »<sup>8</sup>. Devenu prévôt de Furnes en 1459, il obtient une cure du patronage de Seurre du chapitre de Besançon en 1461, la prévôté de l'église Sainte-Walburge de Furnes, une cure du diocèse de Besançon et l'archidiaconat de Cambrai en 1463<sup>9</sup>. En 1460, il est chargé par le duc, dont il était à la fois médecin et conseiller, de mener une enquête sur les marchands espagnols établis à Bruges et accusés d'hérésie<sup>10</sup>. À la mort de Philippe le Bon, il continua à prodiguer ses services à son fils, Charles le Téméraire. Il jouit donc d'une carrière ecclésiastique réussie, couplée à un office de médecin reconnu au service des deux derniers Ducs.

En tant que médecin, il devait travailler au plus près des chevaliers bourguignons, dont les joutes et autres combats dangereux pouvaient leur coûter la vie<sup>11</sup>. En 1449 et en 1450, Gonzalve est choisi par Jacques de Lalaing comme médecin au Pas de la Fontaine aux Pleurs, où l'illustre chevalier allait, une année entière durant, vaincre coup sur coup une trentaine de chevaliers. Selon Élisabeth Gaucher, ces joutes accueillent « tout un matériel d'affabulation » permettant de faire entrer la fiction et la dimension mythique de la chevalerie dans le réel et le vécu, par la théâtralisation des combats<sup>12</sup>.

La participation du médecin à la cérémonie pour honorer l'action de Toison-d'Or a été rapportée par Georges Chastellain dans le *Livre des Faits de Jacques de Lalaing* :

Vint [...] un notable sage docteur en médecine, natif du royaume de Sicile, nommé maistre Gonçale ; et avoit après luy un valet, lequel tenoit une moult belle et riche robe de drap d'or, longue et fourrée de martres, et dit, parlant à Toison-d'Or : « Noble roy d'armes de la Toison d'or, la Dame de la Fontaine des Pleurs vous envoie ceste robe, en vous priant qu'il vous plaise à la porter pour l'amour d'elle, en vous merciant de la peine qu'avez eue en son service »<sup>13</sup>.

Participant de plain-pied aux pratiques appréciées par la société bourguignonne, Gonzalve de Vargas a été accepté sous l'identité d'Hugues de Salve. Cette intégration réussie, au point d'être un exemple d'assimilation, est matérialisée par une enluminure du manuscrit français 1280 de la Bibliothèque Nationale de France. Hugues de Salve y apparaît écrivant au

---

<sup>8</sup> Holger KRUSE, Werner PARAVICINI (éd.), *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund. Band 1 : Philipp der Gute 1407-1467*, Thorbecke, Ostfildern, 2005, p. 300.

<sup>9</sup> Ernest WICKERHEIMER Danielle JACQUART (dir.), *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge*, Genève, Droz, [1<sup>e</sup> éd. 1936], 1979, vol. 1, p. 210.

<sup>10</sup> *Id.*

<sup>11</sup> Sébastien NADOT, *Joutes, emprises et pas d'armes en Castille, Bourgogne et France. 1428-1470*. thèse de doctorat sous la direction d'Adeline Rucquoi, EHESS, 2009, p. 129.

<sup>12</sup> Élisabeth GAUCHER, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 1994, p. 562.

<sup>13</sup> Georges CHASTELLAIN, *Recollection des merveilles advenues en notre temps. Œuvres de Georges Chastellain*, Kervyn de Lettenhove (éd.), Genève, Slatkine Reprints, (1<sup>e</sup> éd. 1865), 1971, t. 7, p. 239.

milieu d'un groupe d'hommes attentifs à ses actes afin de le seconder<sup>14</sup>. Son statut d'étranger ne constitue pas une entrave à sa carrière car la reconnaissance de ses mérites prévaut.

Cette réussite a lieu parallèlement à un effacement de son identité d'étranger, marque suprême d'assimilation. Un premier indice est l'oubli, de la part des Bourguignons, de son origine exacte : on le dit italien, sicilien ou espagnol... Cette hésitation pourrait certes être attribuable à la situation géopolitique de la Sicile, sous domination aragonaise à cette époque. Ensuite, il faut souligner le changement de son nom, sans que l'on puisse savoir s'il subit cette trace, presque matérielle et pour le moins symbolique, d'assimilation ou s'il en est l'instigateur. On peut apporter un argument en faveur de chacune de ces deux thèses : en consultant les archives bourguignonnes, il semble que son nom subisse une déformation progressive de *Gonzalve de Vargas* en *Gondissalve de Bergis* et enfin en *Gon* ou *Hugon de Salve* (nous fondons cette analyse sur la consultation de la base de données citée *supra*). Cette assimilation par le biais du patronyme serait donc l'œuvre des copistes ayant écrit les écrous où il est cité, reflétant peut-être par ailleurs l'usage de son nom à la cour. L'argument en faveur d'une manipulation dont la personne concernée elle-même serait à l'origine est l'existence d'un prévôt antérieur de Sainte Walburge de Furnes qui s'appelait « Hugo van Salves » et qui jouit de cette prébende à partir de 1282<sup>15</sup>. Toujours est-il que notre Hugues de Salve eut une longue vie au service des ducs de Bourgogne, oubliant son seigneur naturel et son nom originel, gommé volontairement ou non.

### **Fernand de Cordoue, un étrange étranger de passage en France et Bourgogne**

Fernand de Cordoue est âgé d'une vingtaine d'années lorsqu'il arrive en 1445 en France. Il avait été envoyé par Jean II de Castille en ambassade en 1443, possiblement en Italie, à Rome. Issu d'une noble famille de Cordoue (puisque son épitaphe, retrouvée à Rome, mentionne les armes de sa famille), il était docteur en théologie et en décret, et maître ès arts et en médecine. Plusieurs chroniques françaises retracent son passage par Paris, notamment le *Journal d'un bourgeois de Paris* et la *Chronique* de Mathieu d'Escouchy<sup>16</sup>. Il fit grand bruit, provoqua tant l'admiration que la terreur en répondant merveilleusement bien aux questions qui lui furent posées à la demande de l'Université de Paris et du Parlement. On le soupçonna

---

<sup>14</sup> L'enluminure est reproduite en ligne sur le site de la Bibliothèque Nationale de France, sur Mandragore : <http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Mandragore&O=07852154&E=1&I=39955&M=imageseule> [consulté le 13 octobre 2011].

<sup>15</sup> Arie Johan VANDERJAGT, 'Qui sa vertu anoblist' *The Concepts of noblesse and chose publique in Burgundian Political Thought*, Groningen, Krips Repro Meppel, 1981, p. 229.

<sup>16</sup> Julien HAVET, *Maître Fernand de Cordoue et l'Université de Paris au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société de l'Histoire de Paris, 1883, p. 7-10.

même d'être l'Antéchrist. Fernand de Cordoue réussit à quitter Paris et à échapper à des accusations d'hérésie qui auraient pu lui coûter la vie. Voici l'interprétation de Havet à ce sujet :

Échappé de ce mauvais pas, Fernand de Cordoue eut, sans aucun doute, grande hâte de fuir une ville où les savants étrangers recevaient un accueil aussi peu encourageant. En vain les clercs de l'université cherchèrent-ils à le retenir en lui proposant encore de nouvelles questions il répondit qu'il était très pressé de se rendre à la cour du duc de Bourgogne, qu'il voulait y arriver pour les fêtes de Noël, qu'au reste il reviendrait à Paris plus tard et qu'alors il répondrait à tout ce qu'on lui demanderait<sup>17</sup>.

On comprend bien que le scandale survenu à Paris, où il avait été si mal reçu, pouvait compromettre son séjour en Bourgogne. En effet, les nouvelles venant de Paris étaient communiquées au duc. C'est ainsi que ce dernier reçut une lettre au nom de la Nation française, écrite par les membres de l'Université<sup>18</sup>, qui l'enjoignait de se méfier du docteur castillan car il n'avait pas voulu répondre à toutes les questions qui lui avaient été posées en prétextant vouloir rejoindre le duc au plus tôt.

Pourtant, Fernand fut vraisemblablement bien mieux reçu à Gand qu'à Paris. En Bourgogne, il fut également observé par des clercs, qui reconnurent n'avoir jamais vu un homme si savant, mais il ne fut aucunement inquiété. Il semble en revanche qu'il alla à Cologne quelques mois plus tard, où il aurait pu être accusé d'hérésie, quoique les sources à ce sujet ne soient pas totalement fiables. L'historiographie bourguignonne ne témoigne ni des circonstances de la visite, ni de la réputation d'Antéchrist acquise à Paris. Toutefois, Georges Chastellain évoque la venue de Fernand, non pas dans sa chronique, mais dans sa *Recollection des merveilles advenues en notre temps* et il y fait mention de cette réputation :

J'ay vu par excellence  
Jeune homme de vingt ans  
Avoir toute science  
Et les degrés montans,  
Soy vantant sçavoir dire  
Ce qu'onques fut escript  
Par seule fois le lire  
Comme un jeune antécrist<sup>19</sup>.

Fernand de Cordoue se trouve aux côtés de Jeanne d'Arc, du connétable de Castille Álvaro de Luna ou encore du chevalier Jacques de Lalaing, c'est-à-dire de personnes qui ont inspiré de nombreux écrits et dont les trajectoires exceptionnelles sont restées gravées dans

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>18</sup> Voici le texte original, reproduit par E. Du Boulay : « Huiusce Doctoris mentio habetur in Actis Nationis Gall. ad diem 22 Decemb. aientibus lectas fuisse litteras quasdam ad Ducem Burgundiae transmittendas, Ne velit adhibere fidem dictis cuiusdam Doctoris Hispani, qui se obtulerat Vniversitati responsurum; qui tamen noluit respondere, sed se excusavit dicendo quod celerrimè erat iturus apud D. Ducem dictum », *ibid.*, p. 12.

<sup>19</sup> Georges CHASTELLAIN, *Recollection...*, *op. cit.*, p. 191.

l'historiographie contemporaine puis dans l'Histoire. En tout état de cause, Fernand put donc compter sur la protection du duc au nom de son entente avec le roi de Castille, qui envoyait ce jeune homme. Le silence relatif de l'historiographie bourguignonne, par opposition aux chroniques françaises, doit être expliqué par la neutralité désirée par le duc. Ce Castillan fut donc piteusement reçu en France, alors qu'il fut bien reçu en Bourgogne, accepté et honoré au nom de son seigneur, de ses qualités et de son rang. Cet exemple, caractérisé par des circonstances très particulières, doit cependant être retenu comme une preuve du bon traitement réservé aux étrangers en Bourgogne. On retiendra que l'étranger est considéré comme un être hors du commun et extraordinaire (au sens littéral), ce qui permet l'analogie avec l'Antéchrist, fondée par les Français et reprise par Chastellain. L'attitude du duc est à relever, au sens où il ne suit pas les recommandations de l'Université française, illustrant ainsi la distance qui existe entre Français et Bourguignons, entretenant une relation d'extranéité, contre toute attente, à l'occasion de la venue d'un étranger d'un tiers territoire.

### **Jean de Merlo, Diego de Valera, Pedro Vázquez de Saavedra : des hauts faits aux offices**

Évoquons maintenant le cas des chevaliers castillans qui séjournent et même parfois se lient à l'hôtel du duc de Bourgogne. Colette Beaune explique le lien tout chevaleresque entre « l'Espagne » et la Bourgogne :

À la fin du Moyen Âge, l'errance tend assez souvent à devenir un mode de vie quasi permanent. Les plus aventureux ou les meilleurs champions de joute en vivent ; leurs combats-spectacles attirent une foule nombreuse, tant noble que populaire. Une élite internationale se forme ; Espagnols, Portugais fréquentent la cour de Bourgogne. Inversement, tant Jean de Werchin que Boucicaut ou Jacques de Lalaing se dirigent vers l'Espagne, terre chevaleresque par excellence en frontière des Infidèles. La guerre se transpose alors dans la sphère du jeu et de l'esthétisme. Elle devient affaire de rituel, non sans risque tout de même, et de performance. Il faut savoir saluer son juge et les dames, attendre les « cris », respecter les armements prévus, le nombre des assauts. Le tout se termine par un fastueux banquet de réconciliation où figurent les deux jouteurs devenus frères en chevalerie. Tout ceci coûte cher, mais est en partie compensé par les prix, les dons des adversaires ou des princes qui ont apprécié le spectacle<sup>20</sup>.

Nous n'avons malheureusement pas la preuve formelle de l'accomplissement de ce rituel entre le duc de Bourgogne et Valera ou Vázquez de Saavedra. Nous savons en revanche que cette coutume avait été honorée lors de la venue de Jean de Merlo (ou Melo si l'on suit la forme originelle de ce patronyme en portugais), chevalier castillan d'origine portugaise qui avait combattu le seigneur de Charny à Arras en 1435. En effet, trois quittances stipulent que

---

<sup>20</sup> Colette BEAUNE, « Introduction au *Livre des faits du bon chevalier Jacques de Lalaing* », Danielle Régnier-Bohler (éd.), *Splendeurs de la cour de Bourgogne, récits et chroniques*, Paris, Robert Laffont, p. 1200-1201.

le duc lui offrit une coupe et un hanap d'or ainsi qu'une robe de cramoisi cousue de fils d'or et fourrée<sup>21</sup>. Il se distingue au Congrès d'Arras par sa bravoure, si bien qu'Enguerran de Monstrelet, Jean Le Fèvre et un Arrageois anonyme rapportent ses hauts faits. La forte impression qu'il laisse explique qu'il entre au service du duc<sup>22</sup>. Homme de guerre, il voyage au fil des appels au combat, et revient en 1443 pour un combat contre un Bourguignon. Grâce à ses entrées en lice en Bourgogne, ce chevalier jouit d'une renommée à l'échelle européenne et il est même cité par Cervantès dans le *Quichotte*<sup>23</sup>.

Il n'est pas nécessaire de retracer la biographie de Diego de Valera<sup>24</sup>. Il séjourna en Bourgogne quelques semaines afin de participer au Pas de l'Arbre de Charlemagne en 1443 à Dijon<sup>25</sup>. Il avait demandé la permission au roi de Castille de participer à ces joutes au retour de son ambassade en Dacie. À cette époque, il n'en était pas à sa première ambassade et avait déjà visité la France, et il entretenait des contacts avec des personnes liées à la cour de France, comme nous l'apprenons au détour de ses écrits. En 1437, il participa au siège de Montreux aux côtés de Charles VII, était à nouveau en ambassade auprès du roi de France en 1444 et il aurait par ailleurs pu participer au Pas de Nancy<sup>26</sup>.

Plusieurs étrangers ont participé au Pas de l'Arbre de Charlemagne (Sébastien Nadot énumère les nations variées d'où viennent les différents combattants, « Bourgogne, Savoie, Castille, Allemagne, Gascogne, Piémont »<sup>27</sup>). Mais ce que Valera ne savait peut-être pas, c'est qu'un autre Castillan allait lui voler la vedette. Cette impression a déjà été émise par Martín de Riquer, sans que celui-ci ne la développe davantage : « Pero el cronista castellano ignora que el verdadero héroe del Pas del l'Arbre Charlemagne fue Pedro Vázquez de Saavedra, quien se enteró de los capítulos en Inglaterra »<sup>28</sup>. En effet, celui-ci était un meilleur joueur, il était déjà renommé pour cela (il avait participé à son honneur aux joutes de Cologne), aussi était-il plus expérimenté que Valera. Le récit d'Olivier de la Marche reflète la forte

---

<sup>21</sup> Jacques Paviot, *Portugal et Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle (1384-1482). Recueil de documents extraits des archives bourguignonnes*, Lisbonne/Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 1995, p. 253-254.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.111-112.

<sup>23</sup> Martín de RÍQUER (1989), « Las caballerías de Juan de Merlo y Pedro Vázquez de Saavedra », *Anthropos : Boletín de información y documentación*, 12, 1989, p. 125-133, p. 125.

<sup>24</sup> Cristina MOYA GARCÍA (éd.), *Edición y estudio de la Valeriana (Crónica abreviada de España de Mosén Diego de Valera)*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 2009, xxi-xliii. Federica ACCORSI (éd.), *Defensa de virtuosas mujeres*, Pisa, Edizione ETS, 2009, p. 11-47.

<sup>25</sup> Florence SERRANO, *La Querelle des Femmes à la cour, entre la Castille et la Bourgogne, au XV<sup>e</sup> siècle. Étude et édition critique du Triunfo de las donas / Triumphe des dames de Juan Rodríguez del Padrón*, Thèse de doctorat sous la direction de Carlos Heusch et de Véronique Duché, École Normale Supérieure de Lyon, 2011, p. 142-152.

<sup>26</sup> Sébastien NADOT, *Joutes, emprises...*, *op. cit.*, p. 373.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 411.

<sup>28</sup> Martín de RÍQUER « Las caballerías de Juan de Merlo... », *op. cit.*, p. 128.

impression qu'il laissa dans les esprits<sup>29</sup>, si bien que le duc lui proposa d'entrer à son service, à l'issue des combats. Pedro « Was » – c'est la traduction que les Bourguignons donnent souvent aux noms propres Vázquez ou Vasque – était « moyen homme de forte & grosse taille », alors que Valera est décrit comme un « chevalier » « de petite & moyenne taille, mais de grand & noble vouloir, gracieux & courtois & fort agreable à chacun »<sup>30</sup>. Autrement dit, Valera n'a pas été remémoré pour ses prouesses chevaleresques mais pour son esprit chevaleresque et courtois. Lors de son second combat contre Jacques de Challand, le mémorialiste le décrit à nouveau avec des termes qui concernent son attitude courtoise : « [...] seoit le chevalier moult bien à cheval, car de sa taille il estoit gent, & adroit, & moult agreable à un chacun »<sup>31</sup>. Les efforts de Valera pour paraître un modèle de courtoisie auront donc été remarqués. De fait, Albert II, roi de Hongrie puis empereur du Saint-Empire, aurait dit de Valera lors de sa visite en 1437 qu'il était chevalier mais aussi docteur<sup>32</sup>.

Lors des festivités qui suivirent le Pas, des contacts ont pu être tissés entre les participants et les personnes de la cour.

La Duchesse depechee, le Duc fit venir devant luy le Comte de Saint-Martin, & Messire Diago de Valiera, ensemble Guillaume de Vaudrey, & Jaques de Challant : auxquelz restoit encores l'acheuement de leurs armes, commenchées les uns contre les autres : comme il est assez cy-dessus escrit & declairé. Si leur remontra le Duc ses grans affaires, & comment nouvellement il entroit en guerre, & en conquete, pour la querelle de sa belle tante : parquoy il ne pouuoit plus arrester n'atarger au pays, & [...] leur prioit en effect, qu'en faueur de luy, & comme leur iuge en ceste partie, par leur mesme choix & election, qu'ilz se vousissent tenir contens d'icelles armes commenees, & qu'ilz s'y estoient, de chacun costé, si-honorablement portez, & maintenus, qu'ilz auoyent honneur assez en ceste cause. Surquoy tous quatre se mirent à genoux, & se contenterent du plaisir du plaisir (sic) du Duc, & en sa presence toucherent ensemble : & leur fit le Duc de grands dond, & à tous ceux, qui firent armes au pas dessusdict<sup>33</sup>.

Le comte mentionné dans la citation resta au service du duc, tout comme Pedro Vázquez de Saavedra<sup>34</sup>. Quelques mois plus tard, ce dernier assumait la charge de capitaine de la flotte de Bourgogne et devint un ambassadeur très actif entre la Bourgogne, l'Angleterre, l'Allemagne et la péninsule Ibérique. Ce chevalier s'avéra donc être un contact entre la Bourgogne et la Castille, surtout à la fin de sa vie (il mourut en 1477) grâce à plusieurs ambassades. Valera resta plusieurs semaines en Bourgogne, dans des conditions

<sup>29</sup> Olivier de LA MARCHE, *Mémoires, Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, Jean Alexandre C. Bouchon (éd.), Paris, Panthéon littéraire, 1836, p. 180-186.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>32</sup> Ses paroles sont relayées par la *Crónica de Juan II* : « no solamente era caballero, mas caballero e doctor » Cristina MOYA GARCÍA (éd.), *Edición y estudio de la Valeriana*, *op. cit.*, XXV.

<sup>33</sup> Olivier de LA MARCHE, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 209-210.

<sup>34</sup> Martín de RÍQUER « Las caballerías de Juan de Merlo... », *op. cit.*, p. 127-132.

particulièrement favorables, malgré les obligations politiques du duc et la présence d'une concurrence rude, assez longtemps pour tisser des liens avec le seigneur de Charny et le duc et la duchesse, probablement avec d'autres personnes. Comment expliquer que Valera devînt un contact « culturel », alors que Pedro Vasque entra au service du duc ?

La comparaison du récit des combats rend manifeste une recherche d'amplification de la qualité des combats entre Pedro Vázquez et le seigneur de Charny (les adverbes « fierement » et « chaleureusement » le prouvent), alors que celui du combat entre Valera et le seigneur de Charny se limite à raconter les faits bruts. Mais l'issue du combat présente un contraste encore plus marqué : « ainsi furent icelles armes acheuées : & apres la presentation faicte deuant le iuge, & qu'ilz eurent touché l'un à l'autre, ilz se departirent : & tira chacun à son bon plaisir »<sup>35</sup>.

Cependant, on pourrait croire que le peu d'enthousiasme du mémorialiste pour la joute de Valera en comparaison avec celle de Vázquez de Saavedra pourrait être dû à l'absence du duc à celle de Valera. Pourtant, Valera combat à nouveau à la fin du tournoi, cette fois devant le duc et la duchesse ainsi que toute la cour, le mémorialiste précisant même la présence des dames. La piètre performance de Valera est confirmée, il est desarçonné et n'est plus en mesure de continuer le combat à cause de son équipement devenu hors d'usage<sup>36</sup>. Pourtant, on le retient pour sa personnalité romanesque, à défaut de ses qualités chevaleresques. De fait, il est peint comme un parfait amant courtois dans un poème héroïque bourguignon, la *Chanson du Pas de Marsannay*, composé à cette époque :

Que c'est playsir d'oyr conter.  
Là fut ung chevalier gentil  
D'Espagne, moult preu et hardy :  
Sire Digue s'appelloit y  
De Valors, ainsy l'entendy,  
Qui comme vray leal amy  
Pourtoit pour amour de sa mye  
Ung dyamant à la mercy  
De rompre la lance fourbie<sup>37</sup>.

La preuve que Valera est remarqué dès son entrée en lice ce jour-là est la présence de rumeurs « murmur[ées] » dans l'assistance nombreuse :

Quant le virent, ceulx du pas  
Commencèrent à murmurer  
En disant : « Cely n'est pas las,

<sup>35</sup> Olivier de LA MARCHE, *Mémoires, op. cit.*, p. 188.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>37</sup> Henri STEIN, « Chanson du pas de Marsannay (1443) », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 82, 1921, p. 330-337 (p. 332).

Il veult encores mays jouter,  
Sa dame sy luy a fait porter  
Celle enseigne que je vous dis;  
Se seroyt bon de luy lever,  
« Gardons voyr qui sera celui. »  
Challant, duquel j'ay ja parlé  
De toute noblesse remplis,  
Du chevalier luy pris pitié  
Qui avoyt ainsy entrepris  
A porter l'enseigne de pris  
Pour l'amour de sa douce amye,  
Tant que de aulcung fut requis  
Qui touchât l'enseigne jolye.  
Challant congié sy demanda  
Au duc bourgoygnon de touchier,  
Et d'accomplir il pourpensa  
Les armes dudit chevalier<sup>38</sup>.

Jacques de Chalant, après avoir obtenu l'accord du duc, toucha l'écu pour relever le défi que Valera devait entreprendre sur les vœux de son amie. Voici ce que lui aurait répondu Valera lorsque Jacques de Chalant voulut connaître les circonstances de ce service à sa dame :

Messire Digue respondist  
Humblement : « Vous remercie,  
Challant, mon chier frère et amy,  
Les chappitres vous notiffie;  
ix lances, je vous certiffie,  
Nous fault rompre entre l'arrest  
Et le fer pour l'amour de ma mye ;  
Or pence donc d'estre tout prest. »  
Estre truchee la noble enseigne,  
S'en vont les nobles champions ;  
Prenant corage de lyons,  
Checun d'eux de la main se seigne ;  
Present fut le duc bourguignon  
Et aussy la noble duchesse,  
Accompagné d'ung million  
De gentz d'honneur et de noblesse<sup>39</sup>.

Cette mise en scène, mêlant armes et amour, prouve que Valera cherchait à être reconnu par les Bourguignons comme un modèle de courtoisie, malgré son échec comme chevalier, qui justifie que Jacques de Chalant emportât le mérite de la bataille :

Challant donna le second cop  
A l'Espagnol soub le menton,  
Tant qu'il porta sus le sablon  
Homme et cheval tout estendu ;  
Il ne fut donné à Dijon  
Plus bel cop ne plus chier tenu.

---

<sup>38</sup> *Id.*

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 333.

Pour celui jour se reposa  
L'Espagnol, et quant fut levé,  
La compagnie remercia  
Et bellement s'en est allez<sup>40</sup>.

Malgré la courtoisie de Valera, on sent qu'une pointe de moquerie perce. Mais le huitain final est une prière à Dieu pour qu'il concède le pardon aux combattants :

Nous priérons Dieu devotemant  
Que les seigneurs et les barons  
Qui ont cely tornoyemant  
Maintenu, et les compagnions  
Comme notables champions  
Sont venus assayer le pas  
Qui leur doint en lieu de perdons  
A checun cent mille ducas<sup>41</sup>.

Cette prière est à mettre en relation avec la pratique du code courtois à la cour de Bourgogne. Valera fit tout ce qui était en son pouvoir pour prouver sa maîtrise parfaite de ce code et pour marquer les esprits des Bourguignons. C'est par son esprit courtois et son talent littéraire qu'il réussit cette prouesse<sup>42</sup>. Valera, qui a dû garder le contact avec certains seigneurs ou fonctionnaires de la cour de Bourgogne depuis son premier séjour en 1443 jusqu'à la fin de sa vie. Considéré comme un lettré courtois et chevaleresque, certaines de ses œuvres arrivent en Bourgogne pendant toute sa longue carrière littéraire. Les chevaliers castillans ont donc été particulièrement appréciés par les courtisans bourguignons, et ce, à plusieurs titres.

Finalement, Philippe le Bon (peut-être sous l'influence bénéfique de certains seigneurs) possédait incontestablement le don d'identifier et de mettre à contribution les talents des étrangers qui se distinguaient à sa cour. Une preuve de l'intérêt des Bourguignons pour les étrangers, en particulier pour les Castillans, est qu'à la suite d'un passage qui aurait dû être ponctuel, certaines personnes sont invitées à entrer au service du Duc et sont donc retenues en Bourgogne: c'est ce qui arrive à Pedro Vázquez de Saavedra qui, de chevalier errant, se voit nommer capitaine (ou mercenaire) de la flotte bourguignonne ou encore ambassadeur de Bourgogne en Castille. C'est ce qui a pu se produire pour Gonzalve de Vargas dont les services ont dû être appréciés avant que l'installation en Bourgogne ne soit devenue définitive.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 334-335.

<sup>42</sup> Michel STANESCO, *Jeux d'errance du chevalier médiéval, Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leiden, E. J. Brill, 1988, p. 39.

La démonstration du mérite individuel est donc en lien avec la réussite de l'intégration à la cour de Bourgogne, le mérite semble donc suppléer à l'identité. Cet élément est à rapprocher d'une composante inhérente à l'évolution de la conception de la noblesse en Bourgogne : le duc suit les théories exposées par Bartolo de Sassoferrato, soutenant que la noblesse est dans les actions bien plus que dans la naissance. Il n'est pas fortuit que l'œuvre de Valera qui les relayait ait été traduite à la cour de Bourgogne. Cette définition nouvelle de la noblesse connaît alors des prolongements dans la considération de l'étranger : l'extranéité s'efface et l'homme est considéré à l'aulne de ses actes. L'éthique humaniste est déjà à l'œuvre en Bourgogne. Les regards bourguignons posés sur les étrangers manifestent fréquemment une familiarité peu commune pour l'époque et peu fréquente entre deux nations. Chaque expérience constitue un exemple positif d'enrichissement culturel réciproque et même dans certains cas de réussite d'intégration à la cour bourguignonne. De surcroît, cette richesse a été analysée comme une interdépendance : « Le prince a autant besoin de l'étranger que l'étranger du prince »<sup>43</sup>.

En dernier ressort, d'un point de vue géostratégique, l'alliance avec la Castille était pensée comme une des alternatives à l'alliance historique avec l'Angleterre, qui était peu recherchée depuis la paix d'Arras ou aux alliances déjà scellées avec le Portugal puis avec l'Aragon. Depuis la Castille, la cour de Bourgogne était un modèle culturel pour ses fastes, son étiquette et son engouement pour la chevalerie. Il s'agit d'une période-clé pour expliquer la construction européenne du siècle suivant par le jeu des alliances entre les différentes couronnes. La Bourgogne n'en était pas une, mais elle en revendiquait toutes les prérogatives.

---

<sup>43</sup> Werner PARAVICINI, « L'étranger à la Cour. Nicolas de Popplau en voyage à travers l'Europe (1483-1486) », *L'étranger au Moyen Âge*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 30<sup>e</sup> congrès, Göttingen, Publications de la Sorbonne, p. 11-25 (p. 25).